

# DE L'ENGAGEMENT RÉVOLUTIONNAIRE AU DÉLIRE PERSONNEL : LA LOGIQUE RETORSE DE PAUL NOTHOMB

Maxime COUNET<sup>1</sup>

Le *Délire logique* de Paul Nothomb, récit aujourd'hui oublié par la critique littéraire et par les chercheurs en science politique, interroge de manière originale le rapport de l'individu aux révolutions, qu'elles s'incarnent dans la lutte collective pour l'avènement d'une société nouvelle ou dans la nécessité personnelle d'embrasser une cause pour assurer sa propre survie. Publié en 1948 sous pseudonyme aux éditions Gallimard, puis réédité plusieurs fois accompagné de diverses préfaces (et de lettres de soutien signées André Malraux), cette œuvre troublante à plus d'un titre mérite une étude politique et littéraire approfondie. Elle interroge en effet, par le biais du récit d'un communiste ayant trahi ses camarades durant la Deuxième Guerre mondiale, le caractère fragile de l'engagement politique ainsi que le rapport entre l'idéologie et la morale. Après une présentation de l'auteur et un résumé détaillé de l'ouvrage – ce qui nous semble nécessaire afin d'en bien saisir les enjeux –, nous aborderons trois questions qui envisagent la relation ambiguë du *Délire logique* à la politique : comment l'écrivain justifie-t-il les errements de son personnage et quels problèmes idéologiques cette justification soulève-t-elle ; comment sont articulés les positionnements théoriques et l'action politique dans le récit ; quels motifs amènent l'auteur à proposer une version romancée de son histoire autobiographique.

---

1. L'auteur tient à remercier Pierre Verjans pour l'ensemble des éléments de réflexion qui ont largement précédé son analyse du texte.

## L'ÉCRIVAIN ET SON « ROMAN »

Né en 1913, Paul Nothomb est le fils du Baron Pierre Nothomb, écrivain et ancien Sénateur catholique belge. Il descend du libéral Jean-Baptiste Nothomb, l'une des premières figures d'homme d'État belge, et son demi-frère, Charles-Ferdinand, a assumé successivement des fonctions exécutives au sein du Gouvernement belge et la présidence de la Chambre des représentants – toujours pour le parti devenu social-chrétien après-guerre<sup>2</sup>. Très jeune, Paul Nothomb est, lui aussi, concerné par la politique – mais il s'intéresse au camp opposé. Il désire à la fois défendre un modèle de société renouvelé et irriter (voire rejeter) sa famille noble et conservatrice : il s'engage au parti communiste belge. Il explique, dans sa préface au *Délire logique* :

je les avais ralliés dès mes dix-sept ans (en 1931), d'abord clandestinement, puis de façon furieusement publique, mû par ce mimétisme d'adolescent qui porte d'emblée sa révolte sur le terrain élu par le père. Réflexe imbécile qui m'a précipité dans un engagement de pure provocation<sup>3</sup>.

Cet engagement, couplé à la formation en école militaire imposée par son père, vaudra à l'auteur de s'engager dans la guerre civile espagnole en tant qu'aviateur – dans le camp républicain, faut-il le préciser ? Il y rencontre André Malraux, chef d'escadrille et bientôt ami. Assez naturellement, Nothomb obtient une expérience et une crédibilité suffisantes pour devenir un responsable estimé de la résistance communiste durant la Deuxième Guerre mondiale. Il démontre ses compétences explosives et stratégiques par la coordination d'un vaste plan de sabotage des lignes de trains et ouvrages d'art empruntés par les Allemands. En 1943, lors de la préparation d'une de ces dégradations, il tombe malheureusement dans une embuscade orchestrée par la police allemande, qui le remet ensuite à la Gestapo une fois identifié comme le responsable d'une très longue série d'attentats. Après un jour et une nuit d'interrogatoire et de torture, le futur écrivain commence à donner des noms.

Au sortir de la guerre, alors qu'il s'était évadé de prison et qu'il avait intégré l'Armée secrète belge afin de poursuivre la résistance contre l'occupant, Nothomb est condamné à deux ans de prison pour collaboration suite à des plaintes de survivants qu'il avait trahis. Pour s'expliquer, il décide de retracer son cheminement en écrivant un livre. André Malraux, auquel il envoie un premier manuscrit, l'encourage à romancer son témoignage et à publier cette expérience de captivité sans fards. L'ouvrage paraît sous pseudonyme aux éditions Gallimard en 1948,

2. Voir par exemple X. Mabille, *Nouvelle histoire politique de la Belgique*, Bruxelles, Crisp, p. 231 et suiv.

3. P. Nothomb, *Le Délire logique* [1948], éd. Phébus, 1999, p. 18.

année où Nothomb est également juridiquement réhabilité. Ce texte ne suffira toutefois pas à oblitérer les accusations de certains de ses anciens camarades, car cinquante ans après, lors de la republication du texte aux éditions Phébus en 1999, l'écrivain ressent encore le besoin de se justifier en encadrant son « roman » par une longue préface, une postface, ainsi que les lettres de Malraux qui lui témoignent son soutien. L'auteur s'éloignera d'ailleurs de toute activité politique après la guerre ; il publie plusieurs romans, un essai sur Malraux, et se distingue surtout par des travaux d'exégèse biblique.

Dans *Le Délire logique*, Nothomb retrace quelques jours de la vie d'Hubert, son (à peu près) égal de papier. Un jour de mai 1943, le rendez-vous qu'Hubert a donné à des camarades de résistance est repéré par la police militaire allemande. Il est embarqué, fouillé, délesté de deux clés que l'on retrouve sur lui, et interrogé. Le personnage est persuadé que sa formation de militant lui permettra de ne jamais révéler quoi que ce soit de dommageable, étant donné que les informations qu'il détient seront très vite rendues caduques par les résistants restés en activité. Mais il s'estime condamné par les clés qui se trouvaient dans sa poche lors de l'arrestation : peu importe ce qu'il raconte, celles-ci *doivent* ouvrir une serrure – ce qui est très rapidement vérifiable. Il est d'autant plus angoissé que l'une des deux clés ouvre l'appartement où vit sa compagne enceinte, elle aussi résistante, et où sont cachés des documents gravement compromettants : « ils seraient dans la petite chambre, ils auraient saisi les papiers, arrêté, torturé Denise ; mes rendez-vous seraient dévoilés, l'organisation détruite<sup>4</sup> ».

Après des heures de torture, Hubert n'en peut plus, sent qu'il est prêt à céder... quand le téléphone sonne. Ses bourreaux s'interrompent et décident de replacer le prisonnier en cellule et de reprendre l'interrogatoire dès l'aube. Bien que soulagé, Hubert est convaincu qu'il ne pourra pas tenir une heure de plus, fut-ce après une nuit de sommeil. Il entreprend donc d'imaginer une issue qui sauverait sa femme et l'organisation. Le roman retrace alors, sous la forme du monologue intérieur, le développement psychologique du personnage aux abois. Il envisage d'abord de se pendre – il avait déjà supplié ses bourreaux de l'achever –, mais ses mains sont liées. Alors, au cours de cette nuit interminable, Hubert raisonne par déduction (d'où l'adjectif *logique* du titre) pour trouver une réponse à l'unique question qui importe : comment parler sans trahir ? Donner une fausse adresse serait inutile, car il n'y gagnerait que quelques heures, alors qu'il a besoin de huit jours pour que

---

4. *Ibid.*, p. 46.

ses contacts soient coupés. Il décide alors de tirer parti du fait que ses bourreaux le croient loin de l'épuisement, et parvient finalement à échafauder une solution qui tient d'une révolution interne : Hubert n'a qu'à mimer une conversion, convaincre la police allemande qu'il est en vérité... un nazi.

Après avoir retourné l'idée dans tous les sens, il imagine le discours qu'il servira aux Allemands le lendemain :

Je pourrais peut-être leur dire que, bien qu'attiré depuis longtemps par l'idéal national-socialiste, j'étais resté attaché par sentiment, ou par faux point d'honneur, au communisme [...]. Brusquement arrêté hier et menacé de torture, j'avais voulu avant tout montrer aux policiers allemands que je n'étais pas un lâche, que je savais parfaitement supporter la souffrance<sup>5</sup>.

L'idée lui paraît bonne : s'il parvient à convaincre ses bourreaux qu'il s'est converti, il pourra leur faire croire que l'une des clés, la plus importante, n'est qu'un passe-partout, et que l'autre mène chez l'un de ses amis qui n'a rien à voir avec la résistance (ce qui est faux). Néanmoins, un nouveau problème se pose : Hubert est un très mauvais comédien. Il ne parviendra pas à *jouer* sa conversion. Pour y remédier, la solution est simple, presque trop simple, et c'est ici qu'intervient le *délire* évoqué par le titre : le personnage en vient à la conclusion qu'il doit *véritablement* se convaincre que le national-socialisme est supérieur au communisme, et surtout, que sa conversion est réelle. C'est ici sans doute la partie la plus originale – et la plus troublante – du roman : par une argumentation tout à fait rationnelle, un militant communiste en vient à croire au bien-fondé et à la supériorité du nazisme.

Hubert raisonne alors de la manière suivante : dans la mesure où les Allemands ont déjoué les plans de son organisation, cela signifie qu'ils sont plus efficaces, plus organisés que leurs adversaires ; il se croit dès lors forcé d'embrasser la logique suivante :

Que je le veuille ou non, je suis bien obligé de reconnaître que les Allemands sont les plus forts. On ne ruse pas avec la vérité historique. [...] Certes, je préfère en théorie le programme communiste au programme nazi. Mais la politique est l'art du possible. Le communisme est impossible en Europe actuelle. Le national-socialisme, lui, est réalisable. Il est peut-être une étape nécessaire sur la voie du communisme<sup>6</sup>.

Hubert se convainc donc en arguant que le nazisme peut constituer le premier pas vers la révolution égalitaire. Il est en effet persuadé que les démocraties « anglophones », une fois victorieuses, fortifieront immanquablement la classe bourgeoise – il est donc nécessaire de se mettre dans un premier temps au service du

---

5. *Ibid.*, p. 52.

6. *Ibid.*, p. 62.

nazisme. Hubert « se [le] répétait avec obsession<sup>7</sup> » ; il finit par y croire. Le lendemain matin, avant que l'interrogatoire ne reprenne, le personnage demande à parler au chef de section. Après avoir expliqué sa conversion, les Allemands sont d'abord incrédules, puis stupéfaits : ils parviennent à l'identifier précisément et le remettent alors à la Gestapo afin de poursuivre les interrogations. Hubert explique alors à nouveau qu'il ne lui a pas fallu attendre sa nuit en cellule pour comprendre la logique derrière l'ambition du NSDAP, à laquelle il souscrit complètement : il n'a pas voulu parler durant des heures pour montrer à quel point il était un militant vaillant – sans quoi il aurait été permis de douter de la valeur de son implication future dans l'organisation nazie. Ses geôliers l'observent avec une compréhensible circonspection, avant de lui demander de révéler des informations.

Si le personnage se trouve dans une situation d'entre-deux au début – il parvient à convaincre les militaires qu'il est de leur côté, tout en les lançant sur de fausses pistes –, il finit par devenir un véritable traître. Au fur et à mesure, le délire s'installe et il ne joue plus aucun rôle : il devient *persuadé* qu'il œuvre pour la révolution communiste et, partant, pour une société meilleure. Il parle, dit tout ce qu'il sait et est même utilisé pour faire parler d'autres détenus et les convaincre de se convertir, eux aussi. Après le démantèlement fructueux des reliquats du réseau ainsi que l'ouverture de ce qui fut sa cache par la clef retrouvée, les agents de la Gestapo se proposent d'amener sa femme à Hubert. Pensant en nazi, il y voit une formidable possibilité de revoir, mais aussi de convertir son épouse. Il lui explique alors sa conversion et, pour la première fois, il se voit répondre qu'il est « devenu fou<sup>8</sup> ». La voix de sa femme, qui insiste à plusieurs reprises sur le mot « fou », le libère enfin de son délire. Hubert reprend soudain conscience, prépare rapidement un plan d'évasion, fuit et – seul ajout *romanesque* dont le lecteur peut être certain – il est abattu.

## POLITIQUE ET IDÉOLOGIE : TOUT SE VAUT ?

Nous ne pouvions faire l'économie de cette longue mise en contexte pour bien saisir les enjeux complexes du roman. En étudiant une expérience isolée mise en récit sous la forme d'une fiction, nous n'entendons pas remplacer les précieuses études quantitatives sur les profils militants et sur les comportements électoraux, mais nous espérons faire ressortir des enseignements sur les dynamiques partisans que nous n'aurions pas pu présenter par le biais d'une analyse plus traditionnelle.

---

7. *Ibid.*, p. 63.

8. *Ibid.*, p. 141.

Pour ouvrir cette partie consacrée à l'analyse de l'ouvrage, il nous paraît opportun d'évoquer la troublante équivalence entre les doctrines communiste et nazie que Paul Nothomb s'attache à mettre en évidence dans le récit. Tout se vaut : c'est ce que l'auteur veut nous faire croire par une argumentation retorse qu'il réitère, comme nous le verrons, en son nom propre dans la préface au roman. C'est la manière dont la trahison délirante se voit justifiée (au niveau de la fiction et au niveau du paratexte) qui nous intéressera ici.

Le premier élément marquant, qui constitue le cœur du *Délire logique*, est la permanence des structures mentales propres à un individu. Si la proximité entre les discours ou les profils militants d'extrême-gauche et d'extrême-droite est largement traitée dans la littérature scientifique et dans la presse contemporaine, avec un raffinement inégal, Nothomb nous offre ici, comme nous allons le voir, une illustration de la force que peut avoir sur un individu une formation dispensée par un organe partisan. Selon Nothomb, le nazisme et le communisme se rejoignent, tout d'abord, sur ce point : leurs partisans ont subi un endoctrinement qui les rend presque esclaves des ordres de leur parti. Par conséquent, il « suffit » au prisonnier de conserver sa structure de pensée (oublier son individualité et se mettre au service d'une autorité collective supérieure) et d'en remplacer quelques termes, pour qu'une logique nouvelle s'impose automatiquement à lui – tout se passe donc comme si le contenu idéologique était tout à fait anecdotique pour Nothomb.

Notons tout d'abord que la « structuration mentale » qu'évoque l'ouvrage nécessite en effet une formation, qui repose quant à elle sur une structure (d'enseignement) organisée. Dans leur ouvrage lumineux consacré aux *Politiques du Conflit*<sup>9</sup>, Charles Tilly et Sydney Tarrow retracent des pans d'histoire sociale selon des temporalités et des territoires divers. En réexpliquant que l'action collective est le levier indispensable au changement du monde, ils indiquent que celle-ci conditionne également l'entretien de la conviction parmi les individus. En ce sens, le parti politique n'est que la stabilisation d'un instrument de mobilisation collective à travers la perpétuation de discours et de pratiques. Si un actant veut que sa revendication individuelle rencontre une audience et – qui sait ? – une réalisation, il lui faut impérativement s'intégrer à un groupe aux revendications plus ou moins larges ou, à défaut, tenter de créer un groupe cohérent par rapport à sa demande initiale, mais capable de fédérer. Dans ce contexte, la poursuite d'une stratégie strictement individualiste est contre-productive et il convient de se soumettre à tout prix à une collectivité. Reprise à un degré de lecture indivi-

9. C. Tilly et S. Tarrow, *Politique(s) du conflit. De la grève à la révolution*, Presses de SciencesPo, 2008.

duelle, cette logique pourrait s'exprimer comme suit : si je veux voir mes exigences avancer, je dois accepter une discipline collective – et les autres également.

En imaginant la structure que pourrait prendre son parti, Lénine revendique une mimésis explicite avec l'Église<sup>10</sup>, avant qu'Hitler ne fasse de même ; c'est en effet dans la pérennité de son organisation et dans sa logique de reproduction que le Vatican parvient à placer ses objectifs et postulats au-delà de l'État. Un des éléments communs à l'Église et au parti idéal, c'est la logique d'obéissance *perinde ac cadaver* – obéir à la manière d'un cadavre, qui ne contredira jamais un ordre. De ce point de vue, un communiste, un nazi, un jésuite idéal, c'est donc bien quelqu'un qui se plie aux normes – Nothomb résume alors : « [p]our le nazi sincère, comme pour le vrai communiste, tout ce qui sert la cause est bon, tout ce qui la dessert est mauvais<sup>11</sup> ». Toutefois, c'est ici que l'argumentation devient retorse : Nothomb suggère que ces normes sont plus ou moins équivalentes, comme si Hubert avait choisi le communisme par hasard, mais qu'il aurait très bien pu être nazi dans un autre contexte. En effet, l'engagement de Hubert relève avant tout, selon le narrateur, d'un manque de maturité : « Le marxisme [...] est un édifice magnifiquement logique qui offre à tous les problèmes des explications extrêmement séduisantes pour une intelligence très jeune<sup>12</sup>. »

Par conséquent, le narrateur cherche à nous persuader qu'en politique, le contenu disparaît au profit du contenant : la cause que défend le parti disparaît au profit du parti lui-même. Pour qualifier le caractère intact de la militance d'Hubert après son impressionnant revirement, Nothomb écrit ainsi : « [s]'il avait perdu sa foi illuminée dans la Cause qu'il servait, Hubert n'en perdit pas le moins du monde le fanatisme qu'il avait à la servir<sup>13</sup> ». Les années passées à ingérer les textes et les pratiques communistes l'auraient ainsi formé à une manière spécifique de combattre, à un mode de pensée, bien plus qu'à une inébranlable croyance en un « Grand Soir » égalitaire durant lequel, en s'appropriant les moyens de production, les prolétaires d'hier verraient les chaînes, les frontières et les classes discriminantes s'évaporer. Nothomb avance ainsi que la logique du parti prime sur l'idéologie :

---

10. V. Illitch Oulianov Lénine, *L'Attitude des classes et des partis à l'égard de la religion et de l'Église*, 1909, version en ligne : [<https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1909/06/vil19090604.htm>], page consultée le 21 mai 2015.

11. P. Nothomb, *Le Délire logique*, p. 73.

12. *Ibid.*, p. 76.

13. *Ibid.*, p. 77.

Les structures mentales sont bien plus permanentes que les idées et l'on remplace plus facilement son dieu que la façon de l'adorer. La démence avait fait d'Hubert un nazi. Mais c'est toujours en communiste qu'il raisonnait. Ce qui d'ailleurs revenait au même. Les deux religions totalitaires, aux antipodes dans leurs buts, ressemblent étrangement dans leurs cultes. Quant à leurs morales, elles sont presque identiques. Leur principe essentiel est le même : l'efficacité<sup>14</sup>.

*Raisonner* en nazi ou *raisonner* en communiste : cela « revient au même » pour Nothomb. Il faut bien noter que cette équivalence n'est pas présentée comme déli-rante dans le texte. Au contraire, puisque l'écrivain la soutient également dans sa préface publiée en 1999, lorsqu'il s'attache à rappeler « une collusion un peu vite oubliée, qui vit pendant près de deux années les deux idéologies les plus radicalement opposées, la fasciste et la communiste, cheminer la main dans la main<sup>15</sup> ». Ce discours d'escorte qui justifie les agissements de Hubert est éminemment problématique, dans la mesure où il confond expressément deux choses : la stratégie d'un parti et les principes idéologiques. Or, il va sans dire que tous les communistes n'étaient pas favorables à une alliance avec Hitler et que les militants qui défendaient l'idéologie communiste n'étaient pas nécessairement stalinien.

Soit dit en passant, Nothomb n'est pas le seul écrivain à dresser une telle équivalence entre les idéologies opposées après la Deuxième Guerre mondiale. Dans un roman publié en 1947, un an avant la parution du *Délire logique*, Jean Genet avait déjà fait scandale en proposant une lecture similaire de la politique. En pleine guerre, à Paris, un personnage dessine des symboles de sang sur les joues de son amant communiste après des ébats sexuels :

Il me parla avec tant de calme qu'afin de ramener un peu d'émotion parmi nous, ou peut-être par cruauté, pour me venger de sa lucidité, je passai mon index entre ses fesses, le retirai sanglant et traçais en souriant, sur sa joue droite une faucille avec un marteau rudimentaire, et sur sa joue gauche une croix gammée<sup>16</sup>.

En dessinant sur les joues les symboles du communisme et du nazisme, le narrateur brouille les clivages idéologiques en suggérant qu'ils sont interchangeables : le nazisme sur la joue *gauche*, le communisme sur la joue *droite*. En outre, l'axiologie bien/mal est perturbée, dans la mesure où elles sont ici entachées du même « sang » : avec une sinistre ironie (« souriant »), le narrateur provoque son amant engagé dans la résistance en posant que le nazisme et le communisme se valent. Il nous semble toutefois que chez Genet et chez Nothomb, les visées de ce brouillage sont différentes : si le premier vise sans doute la provocation avant tout, le

14. *Ibid.*, p. 73.

15. *Ibid.*, p. 27.

16. J. Genet, *Pompes funèbres*, Gallimard, coll. « Blanche », 2010, p. 61.

second entend justifier la trahison délirante de son personnage par une explication « logique ».

Cette explication qui se présente comme logique est d'autant plus troublante que Nothomb ne la remet pas en doute dans la préface. L'écrivain prend Nietzsche comme garant pour justifier sa « relecture » de l'Histoire (politique, entre autres) : après avoir déclaré sa passion précoce pour le philosophe – « [Nietzsche] en particulier m'attirait. J'avais dévoré *Zarathoustra*<sup>17</sup>. » –, il affirme sans détour : « je savais, ayant lu Nietzsche, que l'Histoire "positive" est une farce<sup>18</sup> ». C'est la raison pour laquelle il choisit la forme romanesque plutôt que le témoignage pour raconter son histoire : le roman permettrait de mieux saisir la complexité du réel – tout en évitant l'accusation d'in vraisemblance. Par ailleurs, on pourrait interpréter le choix du prénom « Hubert » dans cette optique nietzschéenne : dans la mesure où « Hubert » se prononce presque comme l'allemand « *über* », il est tentant de l'interpréter ainsi. Hubert, « *übermensch* », surhomme nietzschéen<sup>19</sup> ? Nothomb semble en effet considérer que son personnage (et lui-même) se situe par-delà les dichotomies bien/mal qui jalonnent « l'histoire officielle<sup>20</sup> » – Nothomb serait ainsi du côté de la vérité, malgré ses actes.

Somme toute, dans la fiction et dans le paratexte, l'improbable revirement doctrinal est expliqué en termes de structure de pensée – l'idéologie est secondaire, presque sans importance. L'étonnante cohabitation de l'explication délirante et de la rationalisation historique cristallisée dans la préface publiée un demi-siècle après la parution du roman amène le lecteur à s'interroger sur les motivations de l'auteur : il est difficile de ne pas y voir une tentative de dédouanement personnel et de justification (retorse) de sa propre trahison.

## L'EFFICACITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Nothomb n'a de cesse d'insister sur le fait que la formation théorique d'Hubert ne l'a pas préparé à la réalité du terrain – et notamment à la torture. Tout se passe comme si, confronté à la pratique, l'engagement théorique ne tenait plus. L'œuvre du militant communiste engagé dans la résistance qui envisagea la

17. P. Nothomb, *Le Délire logique*, *op. cit.*, p. 18.

18. *Ibid.*, p. 14.

19. Il faut bien voir que cette lecture de Nietzsche est partielle : Nothomb déclare que « logiquement mon engouement pour Nietzsche aurait dû me faire préférer l'extrême-droite » (p. 19). Cette conception de Nietzsche est évidemment très datée et a été remise en question par d'innombrables penseurs.

20. *Ibid.*, p. 27.

politique comme « l'art du possible<sup>21</sup> », met en évidence la fragilité de la formation révolutionnaire face à la réalité politique racontée dans le roman. Nothomb parvient toutefois à identifier une priorité résiliente, celle de l'efficacité comme principe directeur.

Voici comment le narrateur du roman indique le principe essentiel commun aux deux « religions totalitaires » successivement pratiquées par Hubert : en ce qui concerne « leurs morales, elles sont presque identiques. Leur principe essentiel est le même : l'efficacité<sup>22</sup> ». À cet égard, Nothomb cite Malraux dans sa préface : « Mieux vaut un mercenaire qui jette des bombes sur les fascistes qu'un idéaliste qui casse son avion<sup>23</sup>. » Si Nietzsche est la figure d'autorité qui permet à l'auteur de justifier sa lecture de l'Histoire, l'écrivain français est l'autorité qui justifie l'argument de l'efficacité (ici encore, par-delà toute dimension idéologique). Il semble ainsi que « [c]e qui rapprochait Malraux des communistes, c'est le souci d'efficacité et non la doctrine<sup>24</sup> ». Ici encore, Nothomb se présente comme étant du côté des « grands » de l'histoire ; contre les récits officiels – les récits des « braves gens<sup>25</sup> » –, l'écrivain est du côté de la « vérité ». Même durant son expérience de la torture, Hubert garde le principe d'efficacité en tête :

La mort, c'est le néant, c'est le salut [...] La torture, c'est l'enfer. Ça ne finit pas. C'est horrible ? Allons, pas d'hypocrisie. Le bon, le juste ou l'horrible n'ont rien à voir là-dedans. C'est efficace, totalement efficace. Pourquoi n'utiliseraient-ils pas ce moyen ? Ils seraient fous<sup>26</sup>.

Sont fous ceux qui n'ont pas recours à des pratiques barbares pour arriver à leurs fins, qui justifient toujours les moyens – à condition qu'ils soient particulièrement efficaces. Dans cette lignée, Nothomb écrit que « Hubert considérerait parfaitement légitime l'emploi de la fourberie comme moyen d'action politique<sup>27</sup> », ajoutant que « [p]our un communiste, l'honneur [...] c'est uniquement servir la cause avec le plus d'efficacité possible<sup>28</sup> ». C'est ainsi qu'à un moment donné, le personnage met de côté son idéal communiste en se disant que le Troisième Reich n'est qu'une étape intermédiaire qui conduira à l'avènement du communisme en Europe.

---

21. *Ibid.*, p. 62.

22. *Ibid.*, p. 73.

23. Nothomb citant André Malraux, *ibid.*, p. 22.

24. *Ibid.*, p. 21.

25. *Ibid.*, p. 15.

26. *Ibid.*, p. 46.

27. *Ibid.*, p. 58.

28. *Ibid.*, p. 72.

Cette recherche aveugle d'efficacité implique une frontière brumeuse entre guerre et politique, éveillant par là le débat opposant le Général Karl Von Clausewitz et René Girard<sup>29</sup> à bien d'autres auteurs, dont Max Weber, Charles Tilly et Sydney Tarrow. La guerre est-elle la continuation de la politique par d'autres moyens, ou la politique repose-t-elle sur la formalisation d'oppositions parfois initialement sanglantes, mais neutralisées par le monopole étatique de la violence physique légitime<sup>30</sup>? Pour Nothomb – ou, à tout le moins, pour son personnage –, il n'y a pas de doute, et il n'est même pas évident qu'une telle frontière existe. Celui qui veut changer le monde doit avant toute chose être *efficace*. La seule figure du récit à mettre un bémol à cette conception machiavélique de la politique est la femme de Hubert, qui le rappelle à la raison dans les dernières pages du roman – or, l'invention de cette dernière, qui rétablit un instant un idéal moral moins tortueux, semble presque oubliée dans le paratexte que Nothomb publie dans les rééditions. Bref, à mesure que le temps passe, l'écrivain semble accorder plus crédit à la dimension logique qu'à la dimension délirante.

## CONCLUSION

Au moment d'évoquer la place de Malraux dans le processus de publication de son *Délire logique*, Nothomb explique lui avoir présenté un texte « purement autobiographique à ce moment-là<sup>31</sup> ». Pourquoi dès lors choisir de romancer son histoire; pourquoi passer par un récit (qui côtoie *in fine* un discours d'escorte à la rhétorique affirmée) pour rendre compte de son vécu? Il est délicat de proposer une réponse solide à cette question, déjà évoquée s'agissant du caractère retors de l'argumentation. Ne pouvant dégager une dynamique générale à partir d'un seul texte, nous nous limiterons aux explications avancées par l'auteur lui-même. Dans la préface à la réédition de son ouvrage, l'écrivain explique qu'à l'époque, il a choisi d'en faire un roman, car « les prétendus témoignages sur lesquelles se fonde [l'Histoire] n'échappent pas aux falsifications commandées par le désir d'avoir raison<sup>32</sup> ». Il ajoute ensuite ne pas croire « en la vertu des “témoignages”, qui sont trop souvent des autojustifications déguisées, et ne font jamais comprendre

29. Voir R. Girard, *Achez Clausewitz*, Carnets Nord, 2007.

30. M. Weber, *Le Savant et le politique*, Classiques de l'UQAC en ligne, p. 29; disponible à l'adresse suivante: [[http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/savant\\_politique/Le\\_savant.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/savant_politique/Le_savant.pdf)], page consultée le 9 déc. 2017.

31. P. Nothomb, *Le Délire logique*, *op.cit.*, p. 156.

32. *Ibid.*, 14.

de l'intérieur ce qu'il s'est passé<sup>33</sup>. » Nothomb semble donc indiquer que la fiction peut, paradoxalement, être plus « vraie » que l'autobiographie. On peut également supposer que le passage par la fiction – conseillé par André Malraux, comme en témoigne l'une des lettres en annexe de l'ouvrage – fonctionne comme un filtre, une mise à distance salutaire qui lui évite des problèmes judiciaires ultérieurs. Par ailleurs, dans la mesure où l'ensemble de l'ouvrage se fonde sur une parfaite confusion entre l'auteur et son personnage, ce récit permet à Nothomb de justifier (par une logique explicitement délirante) un lot de délations, de rompre définitivement avec le communisme et de condamner les dynamiques partisans desquelles il s'est détourné après la guerre.

---

33. *Ibid.*, p. 173.